



Ecrire l'histoire de son temps : a propos de quelques études consacrées à la Troisième République durant l'entre-deux-guerres

Jacques Cantier

► To cite this version:

Jacques Cantier. Ecrire l'histoire de son temps : a propos de quelques études consacrées à la Troisième République durant l'entre-deux-guerres. Cahier d'Histoire Immédiate, 2007, 30-31 (30-31), pp.97-111. hal-00965145

HAL Id: hal-00965145

<https://hal.science/hal-00965145>

Submitted on 24 Mar 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacques Cantier

Université Toulouse le Mirail

Ecrire l'histoire de son temps : à propos de quelques études consacrées à la Troisième République durant l'entre-deux-guerres

« A-t-on licence d'écrire l'histoire de la Troisième République comme on écrirait celle d'une République de l'Antiquité ? Peut-on regarder ce qui s'est passé en France depuis le 4 septembre 1870 jusqu'à nos jours du même œil que s'il s'agissait de Mégare ou de Sélinonte ?¹ » Ces quelques lignes qui ouvrent *L'histoire de la Troisième République* publiée en 1935 par Jacques Bainville montrent que la conscience des problèmes liés à l'écriture de l'histoire du très contemporain est ancienne. Si le centre de gravité du colloque dont les actes sont publiés ici renvoie avant tout à l'actualité de l'histoire immédiate, une réflexion méthodologique peut toujours s'enrichir d'un retour historiographique. Nous tenterons donc ici d'aller voir comment se posaient les questions qui sont aujourd'hui les nôtres dans des périodes au cours desquelles l'expression « histoire immédiate » n'existait pas encore mais où la pratique d'une histoire du très contemporain était déjà à l'œuvre. Le dépaysement du débat peut, nous semble-t-il, contribuer à l'éclairer sous un jour nouveau. Une période a donc été retenue ici : l'entre-deux-guerres. Un objet d'étude a été sélectionné : l'histoire du régime alors en place, la Troisième République. Quatre auteurs ont été choisis pour une approche comparative : Charles Seignobos, Albert Thibaudet, Daniel Halévy et Jacques Bainville. Il y a sans doute une part d'arbitraire dans cette sélection, fruit pour une bonne part de curiosités personnelles. L'objet de notre étude est dès lors moins de proposer une présentation exhaustive de l'historiographie de la période que de contribuer par quelques coups de projecteurs à éclairer certains des sentiers de cette « préhistoire de l'histoire immédiate ».

Tentative de mise en perspective : la part du très contemporain dans la production historique de l'entre-deux-guerres

La Troisième République est traditionnellement associée à l'essor et à la reconnaissance de l'école historique méthodique. A la suite de leurs collègues allemands, les historiens français aspirent à une professionnalisation de leur discipline. Formation des chercheurs, effort d'inventaire et de publication des sources disponibles,

¹ Jacques Bainville *La Troisième République 1870-1935* Paris, Librairie Arthème Fayard, 1935.

prises au point de règles rigoureuses de critique interne et externe des documents doivent aboutir à l'harmonisation des pratiques, au progrès de l'érudition et à l'émergence d'une science historique objective. En étroite symbiose avec le régime républicain l'école méthodique conquiert rapidement une série de positions institutionnelles qui favorisent son rayonnement et lui assurent jusqu'à l'entre-deux-guerres une position dominante. Ce processus de professionnalisation de la discipline historique a pu s'accompagner d'une certaine condescendance à l'égard du très contemporain. La *Revue historique* se propose ainsi initialement comme champ d'investigation la période qui s'étend de la mort de Théodose en 395 à la fin de la période napoléonienne en 1815. On connaît la page de Marc Bloch évoquant l'un de ses vieux maîtres expliquant à ses élèves à la fin du XIX^e siècle qu'il n'y avait plus d'histoire après 1830 mais seulement de la politique². L'historien allemand Jacob Burckhardt affirmait à la même époque qu'il ne s'intéressait pas à l'histoire « contemporaine » parce qu'il ne voulait pas s'abaisser à polémiquer avec des journalistes³. La constitution de la discipline historique comme domaine d'activité scientifique autonome semblait alors impliquer une prise de distance de l'historien qui ne pouvait entrer en scène qu'à partir du moment où le passé devenait accessible seulement par l'intermédiaire des traces matérielles que les hommes d'autrefois avaient laissé, traces qui nécessitaient un travail de déchiffrement et d'interprétation que seuls des spécialistes pouvaient mener à bien⁴.

Ces considérations expliquent que jusqu'à la fin de l'entre-deux-guerres la part de la période contemporaine puisse apparaître relativement modeste au sein de l'histoire universitaire. Le souci d'apolitisme et la volonté de séparer le savant du citoyen réaffirmés au lendemain de la Grande Guerre y contribuent. L'enquête réalisée sur la *Revue historique* de 1929 à 1939 révèle le poids dominant de la période moderne traitée par plus d'un tiers des articles, tandis que la période contemporaine au sens large qui commence en 1789 n'est évoquée que par un quart d'entre eux. Toutefois on ne saurait pour autant parler d'ostracisme à l'égard du passé proche. Marc Bloch et Lucien Febvre, brillants rénovateurs des lendemains de la première guerre mondiale, se veulent ainsi historiens du présent : entre 1929 et 1938, 42% des articles des *Annales* traitent de la période contemporaine, les questions économiques et sociales et les sujets internationaux l'emportant ici⁵. L'hostilité de leurs prédécesseurs à traiter du très contemporain doit pourtant être nuancée : les réalités de la pratique s'éloignent en effet parfois du discours de la méthode. Les historiens républicains qui contribuèrent à rénover l'université française et à asseoir le prestige de l'école méthodique ne pouvaient ignorer le risque d'abandonner l'histoire récente à leurs adversaires politiques. À défaut d'être une période étudiée selon les règles et les canons en voie d'institutionnalisation au sein de la discipline, la période contemporaine se devait d'être une matière d'enseignement. La création des premières chaires d'histoire contemporaine en 1884, 1888 et 1891 témoigne de ce souci : elles seront confiées respectivement à Alfred Rambaud, Ernest Lavisse et Alphonse Aulard. Dans la génération suivante, Charles

² Marc Bloch *Apologie pour l'histoire, ou Métier d'historien*, 1949, rééd. Paris, Albin Michel, 1993 (p.9).

³ Cité par Gérard Noiriel dans *Les origines républicaines de Vichy* Paris, Hachette, 1999, p.13.

⁴ Gérard Noiriel *Qu'est ce que l'histoire contemporaine* Paris, Hachette, 1998.

⁵ Si l'on considère une histoire encore plus contemporaine qui débiterait en 1871 la comparaison est encore plus parlante : 36% des articles dans les *Annales* contre 7,5% dans la *Revue historique*. Voir François Dosse *L'histoire en miettes. Des Annales à la nouvelle histoire* Paris, La Découverte, 1987.

Seignobos (1854-1942), collaborateur fidèle puis successeur de Lavis, figure éminente de la « Nouvelle Sorbonne » consacre une bonne partie de sa production historique à l'étude du très contemporain. Publiant en 1897 une *Histoire politique de l'Europe contemporaine* il souligne dès l'introduction que la difficulté du projet, qui tient notamment à l'abondance des documents disponibles, ne doit pas en occulter la nécessité. « Il est donc matériellement impossible d'écrire une histoire contemporaine de l'Europe conforme aux principes de la critique. Aussi les historiens de profession, jugeant leur méthode inapplicable à l'étude du XIX^e siècle, ont-ils préféré s'abstenir de toucher à cette période. Et ainsi le public ignore l'histoire contemporaine parce que les savants ont trop de moyens de la savoir » note-t-il. Il sera ensuite le maître d'œuvre aux côtés de Lavis de la *Grande histoire de la France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919* publiée dans l'immédiat après guerre, quelques mois seulement après le traité de Versailles. Les derniers chapitres de son *Histoire sincère de la nation française* en 1933, et les articles donnés à *L'année politique française et internationale* pour dégager la signification des élections législatives de 1928 et 1932 le voient une fois encore aborder les rives de l'histoire immédiate.

On a souligné l'enjeu que constituait pour les historiens républicains l'occupation du terrain du passé proche. Hors de l'université subsiste en effet une historiographie conservatrice d'inspiration contre-révolutionnaire qui ne désarme pas et connaît même un regain de vigueur avec l'émergence de l'Action Française. Juriste de formation, admirateur de Taine et de Fustel de Coulanges, Jacques Bainville (1879-1936) est alors le principal promoteur d'une « l'histoire capétienne » conçue comme une alternative à l'histoire méthodique accusée de s'être mis à l'école de la science allemande et de cultiver une érudition desséchée et sans perspective. Issu d'une famille républicaine mais converti par Maurras à l'idée monarchique, il est titulaire au sein de l'Institut d'Action française, bastion de l'opposition à la « Nouvelle Sorbonne », d'une chaire Amouretti consacrée aux relations internationales⁶. Le succès des « Grandes études historiques » chez Fayard, collection dirigée par Pierre Gaxotte dans laquelle Bainville publie ses principaux ouvrages – *L'histoire de France* en 1924 et *L'histoire de la Troisième République* en 1935 – témoigne du goût du public cultivé pour les lectures historiques. D'autres collections s'efforcent au cours de la période de répondre à cette attente, avec une orientation affirmée vers l'histoire contemporaine. Les difficultés de la République parlementaire qui, après l'apothéose de 1919, révèle son essoufflement face à la grande crise des années trente semblent donner une acuité particulière à l'étude de son histoire⁷. Daniel Halévy (1872-1962), homme d'influence dans la vie littéraire de l'entre-deux-guerres s'inscrit dans ce courant. Il signe ainsi une étude-manifeste intitulée *Pour une histoire de la Troisième République* et compte parmi les fondateurs d'une Société d'histoire de la Troisième République créée en 1937 et installée à la

⁶ Olivier Dumoulin « Histoire et historiens de droite », Jean-François Sirinelli, (ed), *Histoire des droites en France*, Paris, Gallimard, 1992. Voir aussi Dominique Decherf *Bainville. L'intelligence de l'histoire* Paris, Bartillat, 2000 ; François Baben *Jacques Bainville, itinéraire d'un clerc de droite*, Mémoire de maîtrise, Université de Toulouse le Mirail, 1998.

⁷ En témoignent les nombreuses collections qui se créent alors. Ancien collaborateur de Clemenceau, Emile Buré dirige chez Gallimard une collection intitulée « Sous la troisième ». André Billy se voit confier une collection sur l'histoire de la Troisième République par les éditions de France. Grasset enfin multiplie les collections ouvertes sur les questions d'histoire immédiate : les « cahiers verts », la collection « Les leçons du passé » ou « la collection historique ». Voir Sébastien Laurent *Daniel Halévy, biographie* Paris, Grasset, 2001.

Bibliothèque nationale sous le patronage de Julien Cain⁸. Issu d'une famille d'artistes et d'intellectuels, comptant parmi les dynasties orléanistes les plus en vue, Halévy, pas plus que Bainville, n'est historien de formation. Diplômé des langues orientales, auteur de biographies littéraires de Nietzsche et de Péguy, son intérêt croissant pour l'histoire de son temps est contemporain d'une évolution intellectuelle et politique qui va amener ce libéral vers des positions de plus en plus conservatrices. L'ancien dreyfusard, militant un temps des universités populaires, se mue en effet en détracteur de plus en plus sévère du système parlementaire et du parti radical qui en incarne pour lui toutes les dérives.

Un dernier auteur, Albert Thibaudet (1874-1936) a été retenu ici. « C'était un Bourguignon, assez placide, un peu malicieux, d'allure vulgaire, critique littéraire de profession, qui circulait dans les livres avec la bonne conscience et l'épicurisme actif d'un vigneron entre ses ceps, d'un dégustateur à tasse d'argent entre les tonneaux. D'assez saine réputation, fécond en points de vue qui se coupaient et s'enchevêtraient comme des layons forestiers, il lui manquait cette part du goût qui juge, décide, exclut. » Cet autoportrait plein d'humour, extrait du dialogue des *Princes Lorrains*, est révélateur du style propre à ce personnage inclassable. Esprit-fleuve à la culture immense, selon la formule de son biographe Michel Leymarie, cet ancien élève de Bergson passionné par la philosophie comme par la littérature, agrégé d'histoire et de géographie, enseigna dans le secondaire jusqu'à la Grande Guerre avant de rejoindre la faculté de lettres de Genève. Critique dès 1911 à la *Nouvelle Revue Française*, il signe chaque mois une chronique attendue⁹. Ses « Réflexions sur la littérature » se transforment en « Réflexions » en 1928, traduisant la volonté du critique de ne pas s'enfermer dans un domaine déterminé et son intérêt croissant pour l'histoire politique de son temps. Ses essais de l'après-guerre, *Trente ans de vie française* - trilogie consacrée entre 1920 et 1922 aux figures de Maurras, Barrès et Bergson - *Les Princes Lorrains* en 1924, *La République des professeurs* en 1928, *Les idées politiques de la France* en 1932, témoignent de cette curiosité.

Analyse d'une pratique : questions à l'histoire du temps présent

Universitaires ou héritiers d'une histoire académique, s'adressant à un public de spécialistes ou à un plus large public cultivé, les auteurs retenus ici ont en commun de s'être aventurés sur les rives d'une histoire de leur temps. Les préoccupations épistémologiques ne sont pas au cœur de la démarche de la plupart d'entre eux. Aucun pourtant n'a pu faire l'économie d'une réflexion sur les problèmes spécifiques posés par l'écriture d'une histoire en cours, dans laquelle l'observateur est lui-même immergé. Quelques questions, aujourd'hui encore centrales pour les historiens de l'immédiat, ont été retenues ici.

⁸ Daniel Halévy *Pour l'étude de la Troisième République* Paris, Grasset, 1937.

⁹ Michel Leymarie *Albert Thibaudet « l'outsider du dedans »* Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2006. Voir aussi Antoine Compagnon *Les antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes* Paris, Gallimard, 2005.

La question des objectifs : l'utilité d'une histoire du passé proche

« Ces questions que tout à l'heure j'avais imaginées sur les lèvres des enfants, j'ai l'idée qu'ils ne les posent jamais et qu'ils se sont habitués à ne presque rien savoir d'un passé qui pourtant les touche gravement, qui à leur insu les commande. Cela fait beaucoup d'ignorance autour de nous. Il ne peut être bon de la laisser épaissir et grossir. Pour mon propre usage, j'ai tâché de m'instruire, et mis en train ce travail que j'entreprends de publier. » Ces quelques lignes de Daniel Halévy, tirées de la première page de la *Fin des notables*, seraient sans doute revendiquées par chacun des auteurs retenus ici¹⁰. Toutefois à partir de ce credo commun, sans doute est-il possible de relever un certain nombre de nuances. La connaissance ainsi élaborée se suffit-elle à elle-même ou renvoie-t-elle à d'autres préoccupations plus utilitaires ?

Dans notre sélection, Thibaudet semble le seul à considérer que la lumière apportée sur le passé proche répond aux seuls besoins de la connaissance et trouve en elle-même sa propre récompense. Ses essais d'histoire immédiate se veulent des « romans d'idées », relevant du plaisir de l'intelligence, de l'art de la conversation et des joies du dialogue. Ce libéral intégral, inapte à l'engagement, n'aime rien tant que « maintenir l'esprit critique dans la grâce de son propre jeu ». Ce septique se méfie des visionnaires qui prétendent tirer de la connaissance du passé un pouvoir divinatoire sur le présent. « En littérature comme en histoire, presque rien n'arrive de ce qu'on pouvait légitimement prévoir ; mais lorsque c'est arrivé on trouve toujours de bonnes raisons pour que cela soit arrivé¹¹. »

D'autres ambitions sont toutefois attribuées à l'histoire immédiate. Seignobos est ainsi particulièrement sensible à la dimension de formation civique liée à l'enseignement de l'histoire, tout en se défendant d'une éventuelle instrumentalisation de celle-ci. Ni leçon de morale, ni école de patriotisme, ni recueil de beaux exemples ou de recettes pratiques, l'histoire parce qu'elle forme l'esprit à l'habitude de chercher uniquement la vérité peut servir selon lui à faire l'éducation politique des élèves. Elle peut amener par cette formation à l'esprit critique à passer de la compréhension des institutions et des sociétés du passé à celles du présent, l'enseignement du passé proche jouant ici un rôle charnière. « L'homme qui a eu une éducation historique s'intéressera plus facilement au spectacle de la vie politique. Or celui qui s'intéresse à une opération a la tentation d'y prendre une part active ; par ce moyen la connaissance agit sur l'activité l'étude de la vie politique pousse à entrer dans l'action politique¹². »

D'autres auteurs iront plus loin dans l'appréciation de l'utilité politique d'une connaissance du passé. Toute la démarche de Jacques Bainville relève ainsi de cette volonté d'éclairer les enjeux du présent par la mise en évidence de chaînes de causalité. Comme l'a noté Olivier Dumoulin il représente le modèle abouti d'une littérature historique de combat qui donne un sens à l'histoire et offre une solution aux problèmes de l'heure. Reliant le passé proche au passé lointain, ses essais s'efforcent ainsi de mettre en évidence les enjeux permanents des luttes nationales – esprit de conservation contre esprit révolutionnaire – et des conflits internationaux – rivalités franco-allemandes. Son essai *Les conséquences de la paix* publié en 1920, alors que l'encre des traités vient tout juste de sécher, s'ouvre ainsi par une citation de l'Ecclésiaste : « On aura les conséquences. Celui qui creuse une fosse y tombe. Celui qui rompt une haie, le

¹⁰ Daniel Halévy *La fin des notables* Paris, Grasset, 1930.

¹¹ Cité par Antoine Compagnon *Les antimodernes* op.cit. p.275.

¹² Charles Seignobos *Etudes de politique et d'histoire* Paris, PUF, 1934, p.111.

serpent le mord. » Symptomatique de la méthode Bainville la démonstration développée ici se veut une illustration de la loi des conséquences. Avec la connaissance du passé pour guide il s'agit de mettre en évidence l'implacable enchaînement des causes et des effets en histoire : l'humiliation d'une Allemagne qui reste une puissance politique et démographique et la déstabilisation de l'Europe centrale par l'explosion de l'Empire des Habsbourg sont porteurs de tensions et n'augurent pas de la construction d'un ordre européen pérenne. On trouverait une vision assez proche chez Halévy qui tout au long de l'entre-deux-guerres tend d'ailleurs à devenir un compagnon de route de l'Action française. Il s'agit aussi pour lui d'éclairer la crise de la Troisième République en établissant des relations de causalité remontant aux origines mêmes. Sa production historique croise donc l'étude des débuts du régime avec *La fin des notables* et *La République des ducs* et les essais d'histoire immédiate avec *La République des comités* et *1938, une année d'histoire*. S'ils partagent le même élitisme et la même vision conservatrice de l'histoire Bainville et Halévy divergent toutefois par le tempérament. Le volontarisme du premier tranche avec le pessimisme radical du second. Bainville souhaite en effet comprendre pour agir et croit possible d'infléchir le sens de l'histoire. Halévy considère visiblement à partir des années trente que la partie est perdue. En écartant les notables, le régime républicain a sonné le glas des élites véritables ; désormais submergées par l'avènement des masses celles-ci ne sont plus en mesure de jouer de leur rôle rempart de la civilisation traditionnelle. L'histoire d'Halévy relève dès lors plus de la nostalgie morose que de l'appel à l'action. Quand prévalent les masses ne reste que le repli sur les vertus privées et la culture dans le secret des hautes qualités humaines. Déplorant la « décadence de la liberté » le libéral aigri semble prêt à se rallier à une solution autoritaire, évolution que confirmera sa bienveillance à l'égard de Vichy.

La question des bornes chronologiques : « quand commence l'histoire de ce temps ? »

Il est une question à laquelle sont confrontés historiens du temps présent ou historiens de l'immédiat : celle de la définition du champ chronologique de leur période d'étude. Deux types de définition, on le sait, sont aujourd'hui encore en concurrence. Certains historiens tendent à définir le temps présent à partir d'un événement fondateur constituant une matrice ou une rupture déterminante. D'autres insisteront sur la proximité chronologique : l'histoire du temps présent serait une histoire du vivant et des vivants. Les deux approches se retrouvent chez nos auteurs.

« C'est l'histoire de notre temps, si mal connue et d'ailleurs si difficile à connaître que je voudrais essayer d'explorer » explique Daniel Halévy au début de sa *Fin des notables*. La question du point de départ de ce temps présent lui pose pourtant problème. Va-t-il choisir une définition institutionnelle en privilégiant la proclamation de la Troisième République ? Il préfère en définitive un événement en apparence moins marquant mais pour lui plus lourd de significations : la démission de Mac Mahon et l'arrivée de Grévy à la présidence de la République. Pour cet intellectuel orléaniste cette relève au sommet manifeste de façon symbolique la disparition de la France des notables traditionnels héritée du XIX^e siècle qui avait survécu dans la première décennie républicaine. Lui succède alors « une République des comités des doctrinaires provinciaux et des affairistes, dont le XIX^e siècle n'avait laissé voir aucun trait et dont personne n'avait la notion ». La Grande guerre achève de mettre à mal les apparences héritées du siècle précédent.

Bainville semble plus septique sur la notion d'événement fondateur. Plus qu'Halévy, il semble en effet avoir mesuré les bouleversements induits par la Guerre et

les changements de perspective qui peuvent en résulter. Pour les historiens du XIX^e siècle, note-t-il dans un article de 1924, c'est la Révolution française qui était l'événement fondateur. Il en découlait pour la majorité d'entre eux une historiographie optimiste dominée par l'idée de progrès. Or, selon Bainville la guerre apparaît « comme une révolution beaucoup plus vaste et plus grave que celle de 1789 ». L'historien maurassien voit les possibilités que lui offre l'irruption de cette nouvelle matrice du temps présent qui permet de relativiser l'importance de la Révolution. « Si on ne voit plus l'histoire de France dans la seule perspective de la Révolution française, notre regard sur le passé est libéré, mais ce passé privé de sens peut apparaître incohérent¹³. » C'est la possibilité de reconstruire une autre interprétation du temps long que va dès lors s'efforcer d'exploiter l'histoire capétienne. Son *Histoire de France* entend rendre son sens à ce passé « libéré ». Son *Histoire de la Troisième République* achève l'épure en reliant le temps court au temps long. La République en effet a duré selon lui par ce qu'elle avait de monarchique : le bicamérisme et le septennat succédané du pouvoir royal...

Pour Thibaudet l'avènement de la période contemporaine est certes marqué par un événement fondateur, la Révolution française, mais la durée historique vécue par les individus est ensuite fonction de la succession de générations selon un rythme trentenaire. C'est ce rythme qui scande son *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours* : à la génération de 1789, succèdent celles de 1820, 1848, 1885 et de 1914. Même si sa définition du phénomène varie au fil de ses écrits, il semble que la génération regroupe pour Thibaudet une gerbe de classes d'âge ayant traversé un événement historique marquant aux alentours de la vingtième année. Le temps présent de l'historien est donc le temps de sa génération. Thibaudet âgé de vingt ans en 1894 appartient ainsi à la génération de l'Affaire Dreyfus, même si son tempérament d'observateur plus que d'acteur l'a tenu à l'écart de la mêlée. Dans ses essais les plus ambitieux, la trilogie des *Trente ans de vie française* publiés au lendemain de la grande guerre et consacré aux figures de Maurras, Barrès et Bergson c'est le récit de la vie politique et intellectuelle de cette génération, des prémices de l'affaire Dreyfus au traité de Versailles qu'il entend retracer. Un quatrième volume aurait du conclure par un tableau collectif cette évocation de trois trajectoires individuelles, en les replaçant dans les années 1890-1920 qui constituent pour lui « un *mortalis aevi spatium* aussi circonscrit et l'aire d'une génération aussi définie que la continuité indivisible du temps le rend possible ». L'ampleur de l'entreprise et la difficulté de la tâche ne lui permettront pas de mener à bien ce quatrième volume. Le projet de broser le tableau de sa génération reste pourtant bien présent dans ses écrits ultérieurs. Ainsi dans *La République des professeurs*, le plus célèbre de ses essais, publié en 1927, le succès du cartel des gauches est interprété en termes de génération. L'arrivée de Herriot, Painlevé ou Blum aux plus hautes responsabilités donne à Thibaudet la clef qui lui permet de décrire l'histoire des trente dernières années : l'affaire Dreyfus a préparé l'émergence d'une République des professeurs. La victoire électorale de 1924 prolonge la vieille rivalité des boursiers et des héritiers illustrée en leur temps par Péguy et Barrès.

Qu'on le définisse par une date fondatrice ou par une référence générationnelle le rapport au très contemporain pose dans tous les cas la question de la proximité entre l'historien et son objet d'étude. Cette question est, on le sait au cœur des objections adressées traditionnellement à l'histoire immédiate. Les auteurs retenus ici ne l'ont pas

¹³ Jacques Bainville « Comment on écrit l'histoire » *Revue Universelle* 15 avril 1924, cité par Dominique Decherf Bainville. *L'intelligence de l'histoire* Paris, Bartillat, 2000,

ignorée mais l'ont abordé avec beaucoup de sérénité. Halévy dans son essai *Pour une histoire de la troisième république* met en balance les avantages et les inconvénients d'une telle démarche. Il reconnaît la difficulté de travailler sur un cycle politique qui n'est pas encore clos. Il ne néglige pas le manque de perspective lié à l'absence de décantation face au flot de l'événement. Que faire ainsi du long défilé des ministères de la Troisième République ? A l'historien de faire la preuve de ses capacités à hiérarchiser l'information : de 1879 à 1885 se succèdent 7 ministères, mais le véritable sujet ici, à la mesure de l'histoire classique c'est la carrière de Ferry. Le manque d'objectivité qui lui sera souvent reproché ne l'inquiète guère : ce qui est perdu en sérénité sera compensé par les possibilités d'intelligence d'une époque dont bénéficie le contemporain. Le principal n'est pas pour Halévy de faire une œuvre exhaustive et définitive, c'est de proposer une synthèse intellectuelle « animée d'un seul esprit et éclairée d'une même lumière ». Bainville est assez proche de cette vision. Pour lui le regard de l'historien, s'il s'est habitué à considérer la longue durée et les inévitables décantations du temps long, sera capable dans l'examen du temps proche de faire la part de l'accessoire et du structurel. Pour autant l'historien d'Action française ne revendique pas l'impartialité qui rendrait justice à tous, mais le récit explicatif qui dégage les liens de causalité. L'affirmation d'un point de vue n'est pas pour lui une dérive de la pratique historique mais son objet même. « Au surplus on ne raconte jamais sans interpréter. La France contemporaine fut-elle pour nous un *nomen intemporele* comme l'antique Mégare que nous devrions adopter un point de vue pour présenter l'ordre des événements. Et l'on pourra toujours reprocher à l'auteur d'avoir choisi de parti pris son point de vue. »

Thibaudet lui aussi a réfléchi sur les problèmes de proximité que pose l'écriture d'une histoire du très contemporain. Cette question est examinée dans un livre rédigé au cours de la Grande Guerre et consacré à une relecture à la lumière des événements récents de Thucydide. Thucydide, témoin et acteur des événements rapportés, disposant d'une documentation précieuse mais partielle, était-il à même d'écrire l'histoire de son temps ? Pour Thibaudet la valeur inégalée de *La guerre du Péloponnèse* constitue une réponse suffisamment éloquente et condamne les conceptions illusoires et idéalisées de l'histoire. « Toute histoire est incomplète et inexacte, si l'on veut, par cela seul qu'elle est dans le temps, qu'elle fait abstraction d'une histoire plus ancienne dont elle n'est que la suite, d'une histoire future qui lui conférera seule son sens clair, d'une histoire présente avec laquelle elle est infiniment mêlée.[...] L'histoire de Thucydide eut été plus complète s'il avait pu se rendre à Suse et consulter les archives du roi, certainement fort intéressantes pour les affaires de Grèce. Mais il n'eut pas étudié ces archives avec une autre méthode, avec une autre idée du vrai qu'il étudie les témoignages de ses contemporains.¹⁴ » Cette approche est finalement assez proche de celle développée par Seignobos dans sa *Méthode historique appliquée aux sciences sociales*. « Mais dès qu'on cherche à délimiter pratiquement le terrain de l'histoire, écrit-il, dès qu'on essaie de tracer les limites entre une science des faits humains du passé et une science actuelle des faits humains du présent, on s'aperçoit que cette limite ne peut pas être établie, parce qu'en réalité il n'y a pas de fait qui soient historiques par leur nature, comme il y a des faits physiologiques ou biologiques. [...] Il n'y a pas de caractère historique inhérent aux faits, il n'y a d'historique que la façon de les connaître. L'histoire n'est pas une science, elle n'est qu'un procédé de connaissance¹⁵ ». S'il égratigne les historiens

¹⁴ Albert Thibaudet *En campagne avec Thucydide* Paris, éditions de la NRF, 1922, p.28.

¹⁵ Charles Seignobos *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, Cité par Antoine Prost *Deux leçons sur l'histoire* Paris, Editions du Seuil, 1996, p.68-69.

du XIX^e siècle engagés dans les combats de leur temps qui apportèrent dans leurs études les passions politiques et religieuses qui les animaient, Seignobos croit aux acquis de la méthode historique. Il ne doute pas qu'un travail de critique scientifique sur les sources prépare l'historien à une juste mise à distance de son objet. Pour la part de subjectivité résiduelle qui subsisterait un avertissement au lecteur tiendra lieu de pare-feu. Il s'y prête volontiers dans l'introduction de son *Histoire politique de l'Europe contemporaine*. « Ayant adopté le ton d'un traité de science, explique-t-il, je n'ai pas eu l'occasion de manifester de sentiments personnels pour un parti ou pour une nation, et la conscience nette que j'ai de mes préférences personnelles pour un régime libéral, laïque, démocratique et occidental me garantit, je pense, de me laisser entraîner à dire inexactement ou à négliger les phénomènes que je sais m'être antipathiques. Si je me suis trompé le lecteur est averti du sens dans lequel il est possible que j'ai penché. »

La question du récit historique : le fond et la forme

Si une analyse de contenu des différents ouvrages évoqués dépasse les possibilités de notre étude, la question du récit historique doit être rapidement évoquée. De la réalité de leur temps quels sont les éléments auxquels les auteurs retenus ici se sont attachés et quelle forme ont-ils donné à leur étude ? Halévy a développé ici une réflexion intéressante dans son essai *Pour une histoire de la Troisième République*. « De celui qui se dit historien, on attend d'abord un récit » écrit-il. Toutefois face à la profusion de la réalité historique et au manque de décantation lié à la proximité du très contemporain, Halévy s'interroge sur la possibilité de proposer un récit unifié et envisage une « hypothèse pluraliste ». A défaut de pouvoir encore dégager une piste centrale, l'historien œuvrera à dégager une série de pistes secondaires qui lui permettront de repérer progressivement le terrain. Il esquisse ainsi un programme de recherche passant par l'établissement de monographies consacrées au grand corps de l'Etat : armée, corps diplomatique, magistrature¹⁶... Pourtant dans ses propres ouvrages Halévy ne pratique guère l'histoire qu'il théorise. Travaillant sur la presse et les mémorialistes plus que sur archives, il s'intéresse avant tout à une chronique politique traditionnelle, s'attachant aux portraits des protagonistes et à la peinture des événements. C'est dans l'anecdote que se trouvent ses pages les plus réussies : l'évocation du voyage secret du comte de Chambord, prétendant vieilli dans l'exil qui découvre à l'automne 1871 un pays dont il ignore tout puis reprend le chemin de sa retraite autrichienne est assez caractéristique de la manière d'Halévy. Il ne quitte l'histoire politique que pour de rapides développements consacrés à l'histoire culturelle avec une évocation de la magistrature morale de Taine et Renan au lendemain de la défaite ou un éreintement du *Tour de France par deux enfants*, catéchisme républicain accusé de donner une image tronquée d'une France amputée de son patrimoine religieux. L'écriture de combat et la posture du pamphlétaire s'affirment de

¹⁶ Halévy consacre également quelques pages à l'analyse de la nouvelle science du corps électoral qui émerge avec les travaux d'André Siegfried. Orléaniste dédaigneux du suffrage universel, il ne croit guère pourtant trouver de ce côté la clef de l'évolution politique contemporaine : « Le dieu nouveau s'exprime à sa manière, qui n'est pas celle qu'on attendait ; il n'énonce ni des vérités, ni des volontés mais des désirs, dont l'événement se joue avec une liberté et une ironie étranges ». Il évoque ainsi l'anecdote d'un asile de débiles mentaux aux portes de Stuttgart dont les votes rapidement dépouillés annonceraient systématiquement à l'avance les résultats généraux des élections allemandes...

plus en plus nettement dans ses essais : *La République des comités* entamée au lendemain même du 6 février 1934 est ainsi une charge violente contre le parti radical¹⁷.

Seignobos et Bainville se réclament eux d'un récit explicatif qui problématiserait la narration. Seignobos entend toutefois embrasser l'ensemble des activités humaines dans le cadre d'une histoire globale, alors que Bainville donne à l'histoire politique la première place. Le schéma d'interprétation qui sous-tend leur explication est bien sûr par ailleurs très différent. Seignobos voit dans l'histoire de la Troisième République la construction progressive d'un ordre politique, économique et social supérieur à ceux qui l'ont précédé, quand Bainville diagnostique l'altération d'un brillant héritage. Leur style diffère également. Les lecteurs de Bainville louent la vivacité de sa plume et les qualités de son écriture, ceux de Seignobos tout en soulignant la clarté de son propos déplorent parfois une sécheresse revendiquée d'ailleurs par l'historien.

Dans le domaine politique qui est celui qui retient de façon prioritaire son attention de Thibaudet s'emploie à reconstituer le cheminement des sensibilités et des familles de pensée, et faire la part des traditions et des évolutions s'inscrivant dans la durée – notion chère à ce bergsonien. L'historien des idées se fait ici minutieux cartographe. « Je crois cependant que les pentes de notre spirituel politique comportent une géographie : si les crues et les sécheresses de leurs cours d'eau dépendent du climat saisonnier, s'ils paraissent tantôt lacs et tantôt filets, ces cours d'eau subsistent, et le visage du pays ne change que lentement » note-t-il en introduction des *Idées politique de la France*. Il se distingue là encore par son originalité en proposant un mode d'écriture permettant de rendre compte d'une histoire en train de se faire et qui ne bénéficie pas encore de la décantation de la postérité : le dialogue. Il justifie cette approche dans l'introduction des *Princes Lorrains* essai consacré à la mort de Barrès et à la politique allemande de Poincaré : « retrouver le plan du dialogue, penser la pluralité de l'objet au moyen de cette pluralité du sujet qu'est la recherche dialoguée, considérer le dialogue dans sa durée propre, comme un procédé dont il serait loyal et sain d'escompter une modification et un accomplissement de nos idées ». Réunis dans une villa sur le lac de Genève différents interlocuteurs discuteront ainsi des sujets d'actualité. C'est un dialogue dans les jardins du Luxembourg avec Pierre Costes, enseignant de gauche partisan du cartel et cousin imaginaire du *Jean Costes* autrefois publié dans les *Cahiers de la quinzaine*, qui aurait dû être au centre de *La République des professeurs*.

Le versant de la réception : comment vieillit l'histoire immédiate

Il est enfin une question dont on ne saurait faire l'économie c'est celle de la réception des œuvres évoquées ici. Comment les tentatives de nos auteurs pour éclairer l'histoire de leur temps ont-elles été reçues par leurs contemporains ? Comment leur « histoire immédiate » a-t-elle traversé le temps ? Le volume de cette communication ne permet ici que d'esquisser quelques pistes. Seignobos disposait au lendemain de la Grande Guerre, nous l'avons vu, d'une solide position institutionnelle. Les collections

¹⁷ Le polémiste ne manque pas de vigueur comme le souligne ce portrait cinglant d'Herriot : « Parler et plaire, voilà Herriot. Décider et déplaire, voilà l'homme d'Etat. »

qu'il dirige comme ses écrits personnels sont considérés comme des ouvrages de référence même par ceux qui comme Halévy en contestent certaines interprétations. Tout au long de l'entre-deux-guerres les attaques des historiens des Annales et en particulier de Lucien Febvre remettent pourtant en cause ce magistère. Présenté comme le champion du « plan à tiroir » découpant la réalité en compartiments étanches en dépit de toute problématisation, Seignobos devient alors pour plusieurs générations l'archétype d'une histoire positiviste desséchante. Il faudra attendre Antoine Prost pour que soit « revisitée » une œuvre plus complexe que la caricature qui avait longtemps prévalu¹⁸. Si les volumes de *La grande histoire de la France contemporaine depuis la Révolution* ne survivent aujourd'hui que par la périodisation fine qu'ils proposent, la réflexion sur l'histoire comme mode de connaissance et l'ambition d'une approche globale s'ouvrant au temps présent développées par Seignobos méritent sans doute toujours l'attention.

Hors des circuits institutionnels Bainville a disposé d'une audience importante, qui s'étend au-delà des cercles du nationalisme intégral. Sa chronique diplomatique à l'*Action Française* et son essai sur les conséquences des traités de paix lui valent une réputation d'observateur lucide et clairvoyant. Son *Histoire de France* publiée en 1924 est vendue à 120.000 exemplaires dans la décennie suivante. Son *Histoire de la Troisième République* publiée en 1935 tire à 48.000 exemplaires dès la première année¹⁹. Ces chiffres de vente dépassent de loin celui des collections de Lavis et Seignobos et ceux des autres auteurs retenus ici. Les présupposés idéologiques et la méthode historique de Bainville n'échappent pas aux critiques de certains de ses lecteurs. Julien Benda se moque d'une approche qui veut « que nos rois aient pensé depuis Clovis à prévenir la guerre de 14 », et voit dans la partialité du récit historique proposé un des symptômes de la trahison des clercs. La critique universitaire est elle aussi sévère. Louis Halphen reproche à Bainville de n'utiliser que des sources de seconde main, tandis que Febvre épingle le culte du politique, les excès d'un psychologisme inspiré de Taine et les anachronismes de l'outillage mental²⁰. L'intérêt pour Bainville survit pourtant à la disparition de l'*Action Française* au lendemain de la Deuxième guerre. Des historiens issus de la mouvance nationaliste comme Girardet ou Ariès continuent de le citer parmi les maîtres qui ont compté pour eux, et plusieurs de ses ouvrages sont régulièrement réédités. Se situant à partir des années trente dans le sillage de l'école historique d'Action française, Halévy semble avoir exercé une influence plus modeste que celle de Bainville, la radicalisation de ses positions s'accompagnant d'une forme de marginalisation d'un clerc influent encore dans les années vingt. *La fin des notables* est plutôt bien accueillie, même si certains critiques émettent déjà des réserves. Albert Bayet évoque « les grâces vieilloties mais charmantes des livres d'autrefois » mais refuse de voir un véritable livre d'histoire. Les essais d'histoire immédiate consacrés à la crise politique des années trente voient ensuite la critique se partager entre une extrême droite favorable et un camp progressiste hostile à une « œuvre de classe » exprimant les rancœurs d'un bourgeois aigri. L'excellente biographie de Sébastien Laurent si elle rend justice à la place occupée par l'homme dans la vie culturelle de son époque, ne réhabilite guère l'historien. « En fait le contenu de ses livres n'est informatif que par raccroc et l'analyse y sert de soubassement à un

¹⁸ Antoine Prost « Seignobos revisité » *Vingtième siècle, revue d'histoire*, n°43, juillet-septembre 1994.

¹⁹ Olivier Dumoulin « Histoire et historiens de droite », op. cit.

²⁰ Dominique Decherf *Bainville* op.cit. et Olivier Dumoulin.

jugement de valeur de caractère politique qui place leur auteur à contre-courant de son époque » écrit ainsi Serge Bernstein dans la préface de l'ouvrage²¹. Plus indulgent René Rémond reconnaît dans son ouvrage classique sur les droites un pouvoir d'évocation maintenu à *La République des ducs* et à *La fin des notables* et met au crédit d'Halévy d'avoir esquissé avec son essai *Pour une étude de la Troisième République* un programme de recherche pertinent.

Agrégé d'histoire et de géographie qui a dû sa notoriété à son talent de critique, Thibaudet n'a sans doute pas été considéré par ses contemporains comme un véritable historien. Comme le note avec humour Antoine Compagnon, la critique littéraire, discipline alors souveraine, rendait légitime de parler de tout en n'étant spécialiste de rien. Certains de ses lecteurs de l'époque semblent avoir perçu une pointe d'opportunisme dans ses essais d'histoire immédiate. Paul Souday écrit ainsi en 1928 dans *Candide* que « c'est tous les quatre ans, par souci d'actualité, qu'à la veille des élections, il lâche momentanément les Mallarmé et les Valéry dont il sait si bien parler, pour considérer d'un œil critique nos hommes d'Etat ». L'œuvre de Thibaudet a pu ensuite donner l'impression d'avoir sombré avec la Troisième République à laquelle elle était étroitement liée. Le retour de l'histoire politique, l'essor d'une histoire culturelle et le courant de ré-historisation de la littérature qui s'est affirmé en réaction à l'approche purement structuraliste des textes font apparaître toutefois aujourd'hui une postérité à sa démarche. Dans un colloque de 1986 René Rémond voyait en Thibaudet l'inspirateur de l'histoire des familles de pensée, tandis qu'Alain-Gérard Slama jugeait irremplaçable son œuvre politique. Un certain nombre des analyses de Thibaudet sont en effet encore d'usage courant chez les historiens du politique et du culturel : la question des générations intellectuelles, la fameuse distinction entre héritiers et boursiers, les relations complexes entre Paris et la Province, le « sinsistrisme » de la vie politique française se manifestant dans la répugnance à se définir de droite... La publication récente de la biographie de Michel Leymarie et la réédition de deux des essais de Thibaudet en livre de poche témoignent sans doute d'un intérêt renouvelé.

Quel bilan tirer de ce rapide examen ? Il serait facile de relever les erreurs de perspectives ou d'interprétations contenus dans les ouvrages évoqués ici. Instruits par l'expérience des dérapages toujours possibles en ce domaine, peut-être sommes-nous plus soucieux que nos prédécesseurs d'explicitier les procédures que nous mettons en œuvre. C'était l'objet de notre colloque que d'avancer dans cette voie. Nous ne devons pas en éprouver de complexe de supériorité car l'historiographie ne vaut que si elle est école de modestie. Nous ne devons pas pour autant éprouver d'inhibition face à la difficulté de la tâche, car le souci méthodologique doit stimuler l'action et non la stériliser. Sans doute enfin retrouverons-nous dans certaines des ambitions des auteurs évoqués ici quelques-unes de nos motivations : la volonté d'éclairer un passé proche qui nous touche et parfois à notre insu nous commande, ou celle de reconstituer les chaînes de causalités qui relient ce passé au présent continuent ainsi d'animer les historiens de

²¹ Sébastien Laurent *Daniel Halévy* op. cit., pour la réception de l'œuvre historique voir Pp.367 et suivantes.

l'immédiat. Contribuer par l'histoire du temps présent à l'esprit critique et à la formation civique des élèves et des étudiants reste un objectif prioritaire des enseignants d'aujourd'hui. Faire dialoguer les différentes sensibilités contribuant à l'intelligence de notre époque, comme le suggérait Thibaudet, est toujours nécessaire dans un temps dominé par le heurt de mémoires souvent repliées sur elles mêmes et sourdes aux autres voix.